

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Emor



Au Puits de La Paracha

Emor

La Foi intègre que la nature n'existe pas change toute l'existence en bien

« Vous apporterez le Omer, prémices de vos récoltes, au Cohen. » (23, 10)

Le Maharal de Prague (Or 'Hadaach sur Méguilat Esther 6, 11) explique que l'offrande du Omer, prémices des récoltes, vient rappeler à l'homme que c'est le Créateur qui dirige le monde. Celle-ci doit être en effet apportée pendant la période du mois de Nissan, juste après la fin de l'hiver et la tombée des pluies, lorsque les fruits et toute la végétation arrivent à leur maturité. C'est à ce moment que l'homme, comblé de la bénédiction qu'Hachem lui prodigue, est enclin à se laisser leurrer en pensant que tout cela est le fait de la nature : « N'est-ce pas la pluie qui fait germer la terre ? »

C'est pour cela que la Torah nous ordonne d'apporter les prémices de la récolte au Beth Hamikdash afin d'enraciner et de renforcer en nous la foi que le Saint-Béni-Soit-Il est le Maître de cette nature, que la récolte ne pousse pas grâce aux pluies mais grâce à la Volonté Divine : c'est Lui qui fait souffler le vent, c'est Lui qui fait tomber les pluies et c'est Lui qui ordonne à la terre de faire germer ce qui est en elle.

Un juif de Londres m'a raconté qu'il dut une fois voyager aux Etats-Unis. Là-bas, il subit une attaque cardiaque et fut hospitalisé pendant une dizaine de jours. Du fait qu'il n'était pas résident américain et qu'il ne payait donc pas dans ce pays d'assurance maladie, il lui fut exigé au terme de cette période de payer la somme astronomique de trente mille dollars en argent comptant. Cette dépense le contraria au plus haut point. Il pensa : « Pourquoi tout cela m'est-il arrivé justement alors que je séjournais à l'étranger où je ne suis pas assuré ? Pourquoi n'est-ce pas arrivé ne fût-ce qu'un jour avant

mon départ, alors que je me trouvais encore chez moi, couvert par mon assurance qui aurait supporté tous les frais d'hospitalisation ? »

Un des Rabbanim lui éclaira alors l'esprit en lui disant : « A Roch Hachana dernier, le jour où toutes les créatures ont comparu devant le Très-Haut, comme les brebis devant leur berger, et qu'Il a octroyé à chacun sa subsistance depuis le début jusqu'à la fin de l'année, il a été décrété que tu devrais dépenser trente mille dollars de frais médicaux. A Londres où tu habites, tu aurais dû pour arriver à cette somme endurer une multitudes d'épreuves de santé, alors qu'en Amérique, tu as fini en une seule fois toutes ces dépenses en dix jours et tu t'en es acquitté en ayant la vie sauve ! »

La Guémara (Méguila 16a) rapporte que lorsque Hamane vint au Beth Hamidrach pour y chercher Mordékhaï et l'habiller de vêtements royaux afin de le faire chevaucher dans toute la ville avec tous les honneurs, il le trouva en train d'enseigner à ses disciples les lois concernant la "Kémitsa" (action consistant à prélever entre les doigts et la paume de la main une petite partie de la Min'ha, le pain consacré que l'on apportait en offrande jadis au Temple, n.d.t.). Et Rachi explique qu'il s'occupait de leur enseigner le sujet ayant un rapport avec ce jour, le 16 Nissan, où l'on apportait l'offrande du Omer (la Min'ha cuite avec l'orge de la nouvelle récolte, n.d.t.). Hamane leur demanda alors ce qu'ils faisaient.

« Au temps où le Temple existait, lui fut-il répondu, celui qui faisait don d'une Min'ha apportait un Komets de farine et grâce à son offrande, il obtenait l'expiation de ses fautes.

-Votre Komets (la quantité résultante de la 'Kémitsa', n.d.t.), s'exclama Hamane, est venu repousser les dix mille Kikars d'or que j'ai offerts à A'hachvéroch. »



Le Maharal (rapporté précédemment) pose une question sur ce commentaire de nos Sages: d'où Hamane savait-il que précisément cette Mitsva avait repoussé les dix mille Kikars d'or offerts au roi pour le convaincre d'anéantir les juifs ? Peut-être était-ce une autre Mitsva qui avait protégé ces derniers ?

L'offrande du Omer, comme il a été déjà rapporté plus haut au nom du Maharal, est destinée à nous faire accepter qu'Hachem dirige la nature et qu'Il en est le Maître absolu. Dès lors, explique-t-il, lorsque Hamane se rendit compte que les Bné Israël reconnaissaient (à travers cette Mitsva) que la notion de cours naturel n'existe pas et que tout est le fruit de la Volonté d'Hachem, il comprit qu'Hachem, en retour, leur montrerait qui gouverne le monde et qu'Il changerait pour eux le cours naturel des événements, qu'Il annulerait les mauvais décrets qui pesaient sur eux et qu'Il glorifierait ainsi son Nom aux yeux de tous.

« Mettre en garde les grands » : l'éducation des enfants par l'exemple

« Parle aux Cohanim, fils d'Aharon et dis-leur. » (21, 1)

Et Rachi d'expliquer : « (Il est écrit à la fois) 'parle' et 'dis-leur' afin de mettre en garde les grands pour qu'ils préviennent les petits. » Rachi évoque ainsi en allusion un principe essentiel dans l'éducation des enfants : celui qui désire que ces derniers aillent dans la voie de la Torah et des Mitsvot est tenu de se conduire lui-même comme il se doit et de veiller à se comporter selon les principes de la crainte du Ciel et de l'intégrité morale. De cette manière, il agira automatiquement sur le cœur de ses enfants et eux-mêmes le suivront dans cette voie. Car telle est la nature des enfants : imiter la conduite de leurs parents, sans qu'il ne soit nécessaire que leur père les y incite par la parole. C'est ce à quoi Rachi fait allusion : Léazir Guedolim Al Ha Ketanim, que les grands, les parents, fassent briller leur conduite sur les petits, sur leurs enfants (le verbe Léazir en hébreu signifie prévenir, mettre en garde, et s'apparente

également à la racine 'zoher', illuminer, faire briller, n.d.t.). De la sorte, ces derniers rayonneront comme leurs parents.

On remarque déjà cette conduite chez les patriarches : lorsque les trois anges se rendirent chez Avraham Avinou, il est écrit : « Avraham courut prendre un veau tendre et bon et il le donna à un jeune homme afin qu'il le prépare. » (Béréchit 18, 7) Et Rachi d'expliquer : « Ce jeune homme, c'était Ichmaël, il le lui donna afin de l'initier aux Mitsvot. » A priori cela semble étonnant : si telle était l'intention d'Avraham Avinou, pourquoi courut-il lui-même ? Il aurait dû envoyer Ichmaël prendre également le veau.

C'est que, bien au contraire, lorsque le père désire éduquer son fils aux Mitsvot, il doit lui-même courir pour cela. Et c'est précisément ce que veut dire Rachi "afin de l'initier aux Mitsvot", à savoir que lorsque le fils voit que son père se hâte d'accomplir les Mitsvot avec empressement et amour, il est lui-même empreint de ce saint désir et cherchera à l'imiter.

Un Avrekh occupait pendant l'année le poste d'enseignant dans une célèbre Yéchiva, à l'exception du mois de Tichri où il s'occupait de la vente des Etroguim à l'approche de la fête de Soucot. Une année à cette même époque, il se rendit chez le Pné Ména'hem afin de recevoir sa bénédiction dans cette entreprise.

« Sache, lui dit le Rabbi, que ce n'est pas seulement en Tichri que tu t'occupes des Etroguim (symbole d'un fruit précieux dont chacun nécessite une attention particulière), je veux parler de tes chers Ba'hourim, qui sont tous des âmes pures requérant chacune une minutie et un soin tout particulier, pas moins qu'il n'en faut pour les Etroguim. Comme ces derniers, il y en a des bons et d'autres moins bons. Il existe un grand principe dans les affaires : un bon commerçant sait reconnaître lorsqu'il trouve un 'Bletel' sur un Etrogue (sorte de tâche très fréquente sur la peau de ce fruit), et sait également comment l'enlever en le grattant. S'il le gratte comme un expert, il fait de cet Etrogue un joyau qui est un plaisir



pour les yeux. Mais celui qui ne s'y connaît pas dans ce domaine est susceptible de gratter trop fort et de le rendre ainsi Passoul (impropre à l'accomplissement de la Mitsva, n.d.t) de manière irréversible. »

Son intention était, bien entendu, de prévenir cet Avrekh, qu'une immense responsabilité reposait sur lui : celle de pouvoir contribuer à l'épanouissement spirituel et moral de chaque Ba'hour ou (que D. préserve) de le gâter irrémédiablement. En ce qui concerne l'attitude des parents dans l'éducation de leurs enfants, mentionnons en passant l'enseignement que tire le 'Hatam Sofer du verset de notre Paracha : « *Ne faites pas d'incision dans votre chair* » (19, 28). L'expression « *dans votre chair* », *Bibsavekhem* en hébreu, peut-être également comprise dans le sens 'pour votre chair' et vient alors en allusion exhorter l'homme à veiller à ne pas infliger de blessure à son âme 'pour sa chair', sous prétexte des efforts qu'il entreprend pour sa subsistance. C'est l'occasion de rappeler aux parents d'être vigilants en ce qui concerne l'utilisation de tous les divers "appareils de communication" : **prenez garde à vos âmes en vous préservant de les blesser au nom du travail !**

On peut inclure dans cet enseignement du 'Hatam Sofer une autre allusion : il n'est pas rare que le mauvais penchant ne demande et n'incite l'homme qu'à pratiquer une minuscule 'incision', une petite brèche qui semble sans importance, en faisant une petite concession sur ce qui était admis jusqu'alors. C'est précisément sur cela que vient la Torah nous enjoindre « *Ne faites pas d'incision dans votre chair* », ne donnez pas le moindre droit d'entrée au Yétser Hara !

On pourra mieux appréhender cette idée à l'aide de l'épisode historique suivant : dans la période précédant la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne exigea de la Pologne la restitution de la ville de Dantzig qui lui avait appartenue par le passé, faute de quoi, elle lui déclarerait la guerre. Le chef du gouvernement polonais déclara alors : « S'ils ne désiraient réellement que Dantzig, je la

leur aurais rendue pour éviter une guerre. Mais comme je sais qu'ils ne demandent Dantzig que dans l'intention d'arriver jusqu'à Varsovie et que si nous acceptons de la rendre, ils exigeront encore et encore jusqu'à conquérir la capitale, nous n'avons pas d'autre choix que de nous y opposer et de les combattre ! »

Les Maîtres du Moussar apprirent de là que le Yétser Hara « parle de Dantzig pour conquérir Varsovie », qu'il ne demande qu'une brèche en passant outre une barrière qui semble anodine, dans la seule intention de se frayer un chemin et de parvenir à faire tomber l'homme entièrement. Restons vigilant en prévoyant les conséquences de nos actes et opposons-nous vaillamment en lui interdisant toute tentative de nous terrasser entièrement ! Et sachons que grâce à quelques efforts au début, nous nous épargnerons une guerre bien plus terrible par la suite.

Entre parenthèses, ajoutons que l'essentiel est la détermination du cœur. Le code de loi du peuple juif, le Choul'hane Aroukh débute par les mots : « On se montrera fort comme un lion au lever du lit le matin pour servir son Créateur. » Nombreux s'étonnent de cette comparaison en arguant : « Pourquoi me parle-t-on de niveaux que je ne possède pas ? Ai-je en moi les forces d'un lion ? Tout cela ne me concerne pas le moins du monde ! »

Mais en vérité, à bien réfléchir, le lion lui-même n'est pas l'animal le plus fort **physiquement**. Seulement, son **cœur** est extrêmement déterminé. Dès qu'il décide quelque chose, il poursuit cette idée **de tout** son cœur et rien ni personne ne l'arrête tant qu'il n'a pas assouvi son désir.

Il est écrit (Chemouël II 17, 10) : « *Son cœur est comme le cœur d'un lion* », ce qui signifie que la puissance du lion réside dans la force de son cœur. D'après cela, on comprend également les paroles de la Michna (rapportées dans le rituel de la prière du matin, n.d.t) : « Yéhouda fils de Tema enseigne : sois (...) puissant comme le lion », à savoir « affermis



ton cœur avec une solide volonté de te lever tôt le matin ou dans tout autre domaine qui demande à être consolidé. De la sorte, les obstacles ne seront plus une entrave à ta volonté. »

Rav Ségal de Gateshead aperçut une fois un Ba'hour qui dormait encore dans son lit après l'heure du Chéma et de la prière. Dans l'après-midi, il le trouva en train d'étudier en toute sérénité. « Ah !, s'exclama le Roch Yéchiva, tu as le cœur solide. J'étais certain que lorsque tu te lèverais et verrais l'horloge, tu t'évanouirais sur place, et je te trouve tranquillement assis comme si rien ne s'était passé ! » Ne soyons pas indifférent comme ce Ba'hour ! Sachons que le véritable rôle d'un homme est de réveiller en son cœur le désir et l'aspiration pour la Torah, les Mitsvot et la sainteté.

On rapporte une illustration de ce sujet à partir de ce qui arriva une fois à un puissant commerçant qui voyagea au loin pour se rendre à la foire annuelle. Il y trouva un vendeur renommé qui possédait une marchandise d'excellente qualité à très bon marché. Après tractation et lorsque l'affaire fut sur le point d'être conclue, il voulut régler le montant de la vente. Mais lorsqu'il mit sa main dans sa poche, il s'aperçut soudain qu'il avait oublié son portefeuille chez lui. Dépit, il rendit la marchandise au vendeur et s'en retourna. Néanmoins, avant même de sortir de la foire, Hachem lui ouvrit les yeux et il trouva que son portefeuille était bien à sa place dans l'une de ses poches. Il fit demi-tour en direction du vendeur, mais lorsqu'il le vit, ce dernier lui annonça qu'il avait réussi à vendre toute sa marchandise à un autre acheteur.

Il en est de même pour nous : il nous arrive souvent de penser que nous ne possédons pas la force de surmonter notre mauvais penchant dans tel ou tel domaine. Sachons que nous ressemblons alors à ce commerçant, à qui il **semblait** seulement ne pas avoir son argent avec lui mais qui en réalité le portait bel et bien dans ses affaires. Nous devons en effet être convaincus que

nous possédons en nous-mêmes des forces extraordinaires nous permettant de vaincre les obstacles. De grâce, ne soyons pas comme cet homme qui découvrit son bien seulement après avoir raté son affaire et qui s'arracha les cheveux de déception en se lamentant : « Pourquoi ignorais-je son existence ? J'aurais pu acheter une marchandise unique et gagner une fortune ! »

Le 'Hazon Ich rapporte une fois la parabole suivante : un pauvre chercha un jour à nourrir ses tendres rejetons avec un peu de viande et de volaille. N'ayant pas les moyens, il alla au marché et acheta un poussin en prévoyant que lorsqu'il grandirait et qu'il deviendrait bien gras, il pourrait l'abattre en bonne et due forme, et le servir à ses chers enfants. Malheureusement, peu de jours après, le poussin mourut. Le pauvre complètement désolé alla raconter sa peine à son ami. Ce dernier lui demanda :

« L'as-tu nourri quotidiennement ?

- Je l'ai acheté pour me nourrir de sa chair, lui répondit le pauvre, pas pour partager mon maigre repas avec lui !

- Maintenant, je comprends, lui dit l'autre, il est tout simplement mort de faim »

Cet ami ajouta ensuite :

« Je constate que ce poussin était une femelle parce que si c'était un mâle, il aurait crié à haute voix jusqu'à ce que tu le nourrisses. Mais, du fait qu'il s'agissait d'une femelle, celle-ci a certainement crié famine d'une toute petite voix imperceptible jusqu'à ce qu'elle rende l'âme ! »

« Il y a en chacun de nous, expliqua alors le 'Hazon Ich, un mâle et une femelle : notre corps ressemble à un mâle : si nous oublions de le nourrir, de lui donner à boire ou de satisfaire n'importe lequel de ses besoins, on l'entendra crier jusqu'au bout du monde et il ne donnera de répit à son propriétaire qu'après avoir été rassasié. En revanche, la Néchama (l'âme) est pure et fine comme une femelle : même si on l'affame jusqu'au seuil de la mort et qu'on ne la nourrit pas de ce



dont elle a besoin (Torah, prière, Mitsvot), elle ne fera entendre qu'un imperceptible gémissement jusqu'à ce qu'elle dépérisse entièrement. C'est pourquoi soyons attentifs à ses besoins et ne nous rendons pas coupables de l'avoir tuée de nos propres mains ! »

On rapporte que l'Admour de Rougine a expliqué en faisant allusion à ce sujet le sens du verset de notre Paracha : « *Vous mortifierez vos âmes.* » (23, 27) Le verbe "mortifier", לענות, en hébreu, est homonyme du verbe "répondre". Car le jour venu, vous serez tenu de répondre à vos âmes en leur expliquant pourquoi vous avez donné à votre corps tout ce dont il avait besoin et n'avez même pas nourri votre âme ne fût-ce que de quoi survivre ! »

Pour en venir à l'exemple que doivent constituer les parents aux yeux de leurs enfants, on rapporte l'explication suivante extraite de la Haggadah de Pessa'h :

בגור ארבעה בנים רביה התורה, אד חכם, אחר רשע, אד חם, ואד שאנו יורע לשואל

« *La Torah fait part de quatre fils : un sage, un renégat, un simple, et un qui ne sait pas poser de question.* »

A priori, pourquoi la Haggadah met-elle en opposition le sage et le renégat ? Il aurait été plus approprié de dire "un juste, un renégat" plutôt que "un sage, un renégat".

En fait, le sage dont on parle peut être compris dans le sens de celui qui abonde en générosité, qui cherche les subtilités en demandant מה העבודה והחוקים והמשפטים אשר צוה ה' אלקינו אתכם « *Quels sont ces témoignages, ces décrets et ces lois qu'Hachem notre D. vous a ordonnés ?* » (ibid) L'auteur de la Haggadah désire ainsi mettre en garde le sage de ne pas chercher trop de subtilités et de devenir renégat. Son petit-fils deviendra alors un simple et le fils de ce dernier finira par être celui "qui ne sait même plus poser de question", ignorant tout de la tradition de ses pères. Car par nature, un fils tend à imiter son père.

La Guémara (Baba Kama 97b) enseigne : « Quelle est la pièce de monnaie dénommée pièce d'Avraham Avinou ? C'est celle représentant un vieillard et une vieille femme sur l'une de ses faces, un jeune homme et une jeune fille sur l'autre face. » Allusivement, la Guémara vient ainsi évoquer que la nouvelle et l'ancienne génération sont deux faces de la même pièce. Il est en effet impossible que les parents incarnent un certain mode de vie contraire à ce qu'ils exigent de leurs enfants. Un père ne peut agir suivant les désirs de son cœur et vouloir que son fils aille dans le droit chemin. Car tel est l'ordre naturel des choses : un enfant est influencé avant tout par l'exemple de ce qu'il voit !

Rav Yaakov Galinski s'exprima une fois à ce sujet en décrivant à quoi ressemblent les parents qui exigent de leurs enfants des vertus qu'eux-mêmes bafouent publiquement sans ciller. Un goy pauvre était jaloux de ses congénères juifs car il voyait que, malgré leur indigence, ils possédaient toujours quelques pièces dans leurs poches. Que fit-il ? Il se lia d'amitié avec un des mendiants juifs et ce dernier lui révéla au fil d'une conversation anodine, qu'ils faisaient la tournée des synagogues matin, midi et soir et qu'en tendant la main ils parvenaient à réunir les quelques pièces qui leur permettaient de vivre.

Le goy alla se vêtir comme un juif, entra dans une synagogue et tendit la main lui aussi. Et en effet, celle-ci se remplit bientôt de pièces sonnantes et trébuchantes. Quelques jours après, il entendit l'un des mendiants s'écrier à haute voix : « Mes amis, de grâce, écoutez-moi, je suis un converti. La Torah ordonne à quarante-huit reprises "Vous aimerez le prosélyte", c'est une grande Mitsva de me soutenir généreusement ! »

A ces mots, le goy, sans y réfléchir à deux fois, se présenta lui aussi en proclamant publiquement qu'il était un converti et de fait, ses 'revenus' augmentèrent considérablement. Au bout de deux semaines, il entendit un juif qui, après avoir



demandé le silence au milieu de l'office, déclara qu'il était le petit-fils de l'éminent Baal Chem Tov et que c'était une très grande Mitsva de l'aider.

Le goy décida de courir deux lièvres à la fois et se mit lui-même à s'écrier : « Mes frères miséricordieux, ce n'est pas tous les jours que se présentent à vous un tel mérite, car je suis converti, petit-fils du Baal Chem Tov ! »

Inutile de préciser que l'assemblée des fidèles le "congéda" sans ménagement et qu'il fut forcé de prendre ses jambes à son cou. Rav Yaakov Galinsky tira de cet épisode la leçon suivante : l'autorité des parents qui se conduisent en contradiction avec ce qu'ils exigent de leurs enfants a exactement le même effet que les déclarations de ce goy qui, en se contredisant dans ses paroles, fut l'objet de la risée et de la désapprobation générale !

Une plaisanterie répandue consiste à expliquer le verset concernant Avraham Avinou : « Et par toi seront bénies toutes les familles de la terre » de la manière qui suit : Rachi commente ce verset : un homme dit à son fils : "Sois comme Avraham !" (en mentionnant précisément Avraham et non un autre des patriarches), car les parents qui bénissent ainsi leurs fils désirent que ces derniers prennent sur eux le joug de la Torah et des Mitsvot qu'ils soient comme Avraham Avinou, pendant qu'eux-mêmes continuent à se comporter comme Térah (le père idolâtre d'Avraham) !

On explique d'ailleurs que c'est la raison pour laquelle les Pirké Avot (Maximes des Pères) porte ce nom car il est entièrement consacré à l'enseignement des lois morales et de la droiture d'esprit. Or, le seul moyen d'éduquer ses enfants dans ces domaines est par l'exemple du père qui est tenu pour cela de parfaire ses propres vertus, ce qui permettra à l'enfant de continuer la voie tracée par ses parents. On constatera, en passant, que maintes Michnayot de ce traité débutent par les mots "et lui, il disait", qui peut-être allusivement compris dans le sens

"lui", sa propre personne, "elle disait", à savoir que sa propre personne parlait à sa place, par son seul exemple, aux yeux de ses élèves / enfants.

La période du Omer : un tremplin pour acquérir un bon cœur

Le Bné Issakhar ('Hodèche Iyar 3, 1) fait remarquer que le nombre de jours de l'Omer (49) représente la valeur numérique de לב טוב, un 'bon cœur', évoquant par cela que cette période doit être mise à profit pour acquérir un bon cœur. Il ne suffit pas de veiller à éviter de causer du tort à autrui mais nous sommes également tenus de multiplier les actes d'encouragement et de bienfaisance à son égard.

Sur le tombeau de Rabbi Ichayalé de Kratsir figure l'épithaphe : « Ne s'est jamais mis en colère, bien que sa demeure fût une maison de rencontre pour des visiteurs de tous les horizons et aux opinions les plus diverses. » Un des exemples a été rapporté par Rav 'Haim Ouri Freund qui l'a lui-même entendu de Rabbi Méir Alefante qui était alors présent.

Rabbi Ichayalé, comme on le sait, estimait énormément les fils des Admorim en arguant qu'ils étaient dignes de compassion car leurs pères ne leur laissaient après eux ni héritage ni métier autre que celui de la Rabbanoute. Une fois, se présenta chez lui le fils d'un Rav éminent qui venait demander l'aumône. Bien que ce dernier fût habitué à recevoir de Rav Ichayalé une somme de deux cent Reinis, il ne reçut cette fois-ci que cent Reinis. A la fois courroucé et décontenancé, il en vint à réclamer son dû : « Rabbi, dit-il, vous me donnez toujours deux cent Reinis. Pourquoi avez-vous diminué mon salaire ?

- Dernièrement, lui répondit-il avec humilité, un incendie s'est déclaré dans la synagogue et elle nécessite d'être reconstruite. Les dépenses sont très couteuses et la situation est difficile, c'est pourquoi je ne t'ai donné que cent Reinis. »



Loin de calmer l'ardeur de l'indigent, celui-ci s'exclama sur un ton de reproche : « Rabbi, où a-t-on entendu une chose pareille, vouloir construire une synagogue sur mon compte !

- Tu as raison, » lui répondit Rabbi Ichayalé en retournant dans sa chambre pour lui remettre cent Reïmis supplémentaires.

Lag Baomer

« Venez et rassemblez-vous » : l'importance de se rendre en pèlerinage sur le tombeau de Rabbi Chimone en ce jour et en toute occasion

Le Zohar (Haazinou, Hidra Zouta 296b) relate intégralement l'épisode des funérailles de Rachbi (initiales de Rabbi Chimone Bar Yo'haï, n.d.t) :

« Lorsque les juifs accompagnèrent le lit de Rachbi, ils passèrent à proximité du village de Tsipori, non loin de Mérone. Les habitants de Tsipori refusèrent alors de laisser passer le cortège sur leur domaine car ils voulaient que Rachbi fût enterré chez eux. Ils se tinrent d'un côté du chemin avec des bâtons face aux gens de Mérone de l'autre côté et criaient qu'ils voulaient Rachbi chez eux. Le lit de Rabbi Chimone s'éleva alors dans les airs et alla de lui-même à l'endroit où il devait reposer dans le caveau de Mérone. A ce moment, une voix céleste retentit et proclama : "Venez et rassemblez-vous pour la Hilloula de Rabbi Chimone !" »

Rabbi Acher Zelig Margaliote écrit au sujet de cet épisode :

« Il ne fait aucun doute en voyant la joie immense qui règne sur le saint tombeau que, jusqu'à ce jour, à Lag Baomer la même voix Céleste retentit dans le cœur de chaque juif et l'appelle à prendre part au rassemblement qui a lieu alors à l'endroit où repose Rachbi et à se réjouir en accueillant la face Divine le jour de sa réjouissance. »

Une des personnes qui mérita d'accompagner Rav Sim'ha Mund, l'une des figures importantes du Hassidisme d'antan, jusqu'à Mérone raconte que toute sa vie, ce dernier s'y rendit à Lag Baomer. Même lorsqu'il eut plus que quatre-vingt-dix ans il ne renonça jamais au voyage. De ce fait, plusieurs Avrèklhim se dévouèrent pour l'accompagner alors et l'assister pendant ce long trajet. Lorsqu'on lui demanda une fois au vu les efforts que cela exigeait de sa part et de la part de ses accompagnateurs pour monter à pieds sur la colline de Mérone, pourquoi ne il ne choisirait pas un autre jour de l'année moins encombré pour s'y rendre, il répondit : « Il y a une grande différence entre aller en pèlerinage sur la tombe de Rachbi toute l'année et y aller le jour de Lag Baomer. Naturellement, lorsque quelqu'un se rend chez un riche afin de solliciter son aide pour des œuvres de bienfaisance, ce dernier prend la précaution de vérifier les recommandations qu'il possède. Et c'est seulement après qu'il décide si la cause justifie un don important. Tout ceci est vrai dans la maison du riche. Mais Si cet envoyé se trouve au banquet nuptial de son fils, il distribuera largement des sommes généreuses à tous ceux qui lui tendent la main sans vérifier le bien-fondé des requêtes qui lui sont adressées. Car ce jour est pour lui celui de ses réjouissances. Il en est de même pour Rachbi. Lag Baomer est pour lui le jour de sa Hilloula (litt. son mariage, n.d.t). Il est alors présent pour distribuer sans compter une profusion de bénédictions à tous les participants, sans vérifier si ce qu'ils demandent est justifié ou non. A présent, vous comprenez pourquoi je me fatigue à voyager précisément à Lag Baomer ! »

Le Chla écrit dans une de ses lettres : « Sur l'endroit de la flamme, le saint tombeau de Rachbi, on étudie le Zohar avec une crainte et une dévotion immenses, car de nombreux miracles peuvent se produire là-bas. On doit étudier d'abord le Zohar avec crainte et dévotion et ensuite se réjouir spirituellement, sans s'affliger ni s'attrister



le moins du monde. Car telle était la volonté de Rachbi, comme cela a été indubitablement prouvé. Ensuite, on fait des dons et on s'épanche en prières. »

Rabbénou Ovadia Mi Barténora pour sa part écrit également dans une lettre adressée à son frère : « Le 18 Iyar, jour de son décès, on vient de tous les environs et on allume d'immenses torches (...), car de nombreuses femmes sans enfant ont été alors exaucées et de nombreux malades ont été guéris grâce aux dons qu'ils firent dans cet endroit. »

Les délivrances que l'on peut mériter en se rendant sur la tombe des Tsadikim est évoquée dans la Guémara (Sota 14a cf. dans les gloses du Ba'h Ad. Hoc.) : « Pourquoi le tombeau de Moché Rabbénou a-t-il été dissimulé des hommes ? Parce que le Saint-Béni-Soit-Il savait que le Beth Hamikdash allait être détruit et que Israël allait être exilé de sa terre. Peut-être se rendraient-ils à ce moment sur la tombe de Moché Rabbénou en pleurant et en suppliant : "Moché, notre Maître, lève-toi prier pour nous. Et Moché se lèverait alors et annulerait le décret car les Tsadikim sont chers (à D.) après leur mort plus que de leur vivant." »

Cela pour nous enseigner la force immense de la prière sur la tombe d'un Tsadik. Celle-ci n'est jamais vaine, au point que D. craignait une telle prière et dut pour cela camoufler la tombe de Moché Rabbénou ! Jusqu'où les choses peuvent-elles arriver !!

Comme préliminaire aux quelques histoires vécues qui sont présentées ici, on doit savoir qu'il s'en produit chaque jour par le mérite de Rachbi. C'est

quotidiennement que l'on entend de véritables miracles suscités par nos frères juifs sur sa tombe. Il faudrait des livres entiers pour les raconter et nous ne venons ici rapporter que quelques gouttes de l'océan qui nous sont parvenues afin de réveiller les cœurs.

Un Avrekhl issu d'une famille de Talmidé 'Hakhamim m'a raconté qu'au mois de Adar dernier, les médecins découvrirent chez son père une tumeur maligne. Ils décidèrent d'opérer de suite pour lui sauver la vie. Tous les fils de la famille voyagèrent à Mérone (tous des Avrékhim) et ils étudièrent pendant tout le trajet. Lorsqu'ils arrivèrent au tombeau, ils récitèrent ensemble tout le livre des Téhilim en pleurant. Lorsqu'on procéda à une radiographie avant l'opération, elle montra que tout était entièrement guéri.

Un de mes amis, à qui le tombeau de Rachbi est très cher et qui s'y rend fréquemment, m'a raconté l'un des dizaines de miracles dont il a été témoin lui-même : les parents de son petit-fils amenèrent ce dernier d'Amérique il y a trois ans pour accomplir la cérémonie de la coupe des cheveux. Le tout jeune garçon avait causé jusqu'alors de grandes inquiétudes et beaucoup de souffrances à ses parents car il ne s'était jamais développé normalement. Il ne parlait pas, ne marchait pas encore, ne contrôlait pas ses besoins.

Dans l'avion qui le ramena de Mérone aux Etats-Unis se produisit un double miracle: il ouvrit pour la première fois la bouche pour demander à sa mère de le faire entrer aux toilettes.

